

> **Le Dépeupleur** - lecture

de Samuel Beckett

par Serge Merlin

du 2 au 26 octobre 2003

Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier - Petite Salle

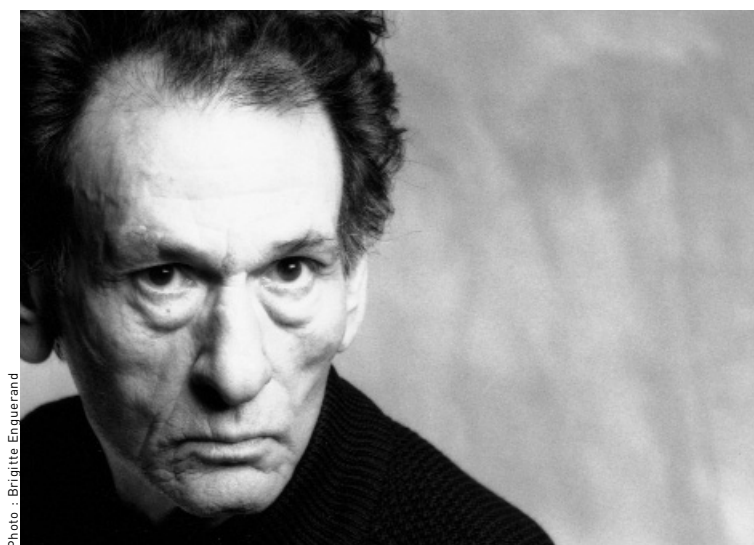


Photo : Brigitte Enquerand

> **Service de Presse**

Lydie Debièvre, Melincia Pecnard - Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier
tél 01 44 85 40 00 - fax 01 44 85 40 56 - presse@theatre-odeon.fr
dossier également disponible sur <http://www.theatre-odeon.fr>

> **Location** 01 44 85 40 40

> **Prix des places** (série unique) de 13€ à 26€

> **Horaires**

du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h (relâche lundi)

> **Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier**

8 Bld Berthier - 75017 Paris
Métro Porte de Clichy - ligne 13
(sortie av de Clichy / Bd Berthier - côté Campanile)
RER C: Porte de Clichy (sortie av. de Clichy) - Bus : PC, 54, 74

> Le bar des Ateliers Berthier vous propose chaque jour,
1h30 avant le début de la représentation,
une carte de vins choisis et une restauration rapide.

> Le Dépeupleur - lecture

de Samuel Beckett
par Serge Merlin

production : Odéon-Théâtre de l'Europe,
Scène Indépendante Contemporaine (S.I.C.)

Il a travaillé avec Chéreau, Langhoff, Engel, Lavaudant. Il a incarné Faust, le roi Lear, et même Heidegger. Il est, tout simplement, un comédien hors pair. Si Serge Merlin est l'un des meilleurs interprètes de Beckett, ce n'est pas seulement pour avoir déjà joué *En attendant Godot* (sous la direction de Luc Bondy) ou *La Dernière bande* : ; s'il s'accorde à cette écriture-là, entre et se perd comme personne dans l'intelligence de ses rythmes, cela tient à la façon dont poésie et pensée, chez lui, s'accompagnent avec évidence, dès le grain de la voix – ce qui explique que ce grand acteur ait si souvent incarné le théâtre de Thomas Bernhard. Pour le public de l'Odéon, Merlin a accepté de revenir à un petit livre extraordinaire, trop peu connu, qu'il a déjà fait entendre sur d'autres scènes et dont il a donné lecture à la radio.

Certaines oeuvres rivalisent avec l'état-civil ; d'autres, avec la création. Mais peu de textes proposent le modèle réduit d'un monde possible (ou non) qui soit à la fois aussi rigoureusement construit et désaccordé avec autant de soin que *Le Dépeupleur*. Beckett mit d'ailleurs deux ans à trouver la juste conclusion (du moins « si cette notion est maintenue ») de cette espèce de traité cosmographique ou ethnographique en 55 courtes pages aussi énigmatiques que claires. Car il faut y insister d'emblée : ce texte-là est des plus accessibles. Il n'a rien d'ardu ni de rébarbatif. Au premier abord, il se laisse écouter avec autant d'agrément et de simplicité qu'une conférence ou qu'une relation de voyage.

Ses premières lignes offrent dans leur concision l'une des ouvertures les plus frappantes de la littérature contemporaine : « Séjour où des corps vont cherchant chacun son dépeupleur. Assez vaste pour permettre de chercher en vain. Assez restreint pour que toute fuite soit vaine. » Trois phrases nominales, semblables à l'énoncé lapidaire d'un problème ou du protocole expérimental que se proposerait à soi-même un demiurge sans nom. Les quinze paragraphes qui suivent constituent, dans une certaine mesure, l'accomplissement de ce projet. C'est-à-dire, aussi bien, son épuisement.

Dans une certaine mesure seulement. En effet, l'instance narrative revient sans doute sur ces « corps » pour donner à voir leur forme (humaine) à défaut de la nommer, pour fournir des indications sur leur âge et leur nombre, pour en proposer différents classements en fonction de leur situation spatiale, de leurs éventuels mouvements, de leur attitude à l'égard de la recherche. Il est non moins vrai que les dimensions du « séjour », elles aussi indiquées à plusieurs reprises (non sans quelques légères et troublantes erreurs), sont déterminées de façon à garantir le résultat désiré, à savoir la vanité de la recherche comme de la fuite. En somme, chacun des termes des trois premières phrases (à une exception près – on y reviendra) est repris et développé de façon à ce que soient satisfaites ou confirmées les conditions initiales de ce

.../...



LE DÉPEUPLEUR

curieux microcosme, dont une voix descriptive développe sur un ton d'une trompeuse neutralité les différents aspects. Nous en découvrons donc les propriétés géométriques et topologiques (cet univers que seule la voix de Merlin nous rend visible a la forme d'un cylindre, de taille assignable ; à une certaine hauteur, ses parois sont percées de niches et de tunnels, etc.). Nous apprenons quelles règles président aux déplacements de ses deux cents habitants, «chiffre rond», règles qui relèvent à la fois de la physique des solides et de l'éthologie. Nous découvrons à quelle vitesse varient la lumière et la température (météorologie ?) ainsi que les conséquences que cela entraîne sur la peau et les muqueuses, notamment les yeux (physiologie ?). Le démiurge qui produit ces informations – ou le savant qui les recueille et les transmet – va jusqu'à nous donner un «aperçu» des croyances du «petit peuple de chercheurs» : le paragraphe 4 fait ainsi songer au Borges de *La Bibliothèque de Babel* («De tout temps le bruit court ou encore mieux l'idée a cours qu'il existe une issue» ; de même, certains habitants de la bibliothèque, dans l'infinité des livres, sont en quête du Livre). On devine même les linéaments d'une histoire, même si l'irréversibilité de son cours dérive non pas d'une loi propre, mais d'une sorte de refroidissement entropique, les chercheurs cessant l'un après l'autre de chercher (l'épuisement du texte est aussi celui de son peuple).

On le voit, le projet s'accomplit implacablement, dans toutes les dimensions qu'introduisent les énoncés initiaux.

Toutes sauf une, peut-être. Car dans ces trois phrases de l'*incipit* figure également, comme une évidence, un terme inédit dans notre langue, décalqué de l'anglais, mais qui ne sera jamais repris ni expliqué nulle part, alors même qu'il fournit le titre de l'ouvrage. Qu'est-ce donc que le dépeupleur ? Un exterminateur ? Un «être» qui manque et par qui «tout est dépeuplé» ? Le pôle vacant autour duquel tournent les chercheurs, et qui arrache chaque corps à son peuple pour le vouer à la singularité de sa solitude ? Ou enfin l'ouvrage qui porte ce titre, par qui et en qui s'épuisent ceux qui cherchent «leur dépeupleur», constituant en fait, pour qui sait lire ou entendre, un vaste cadre de paroles autour des «calmes déserts» d'un regard qui s'est absenté ? Quelle issue dans le sans-issue ? Les dernières lignes du texte recèlent une réponse – une surprise – émouvante et subtile. Il faut la déchiffrer sur le visage de Merlin.



LE DÉPEUPLEUR - EXTRAIT

Séjour où des corps vont cherchant chacun son dépeupleur. Assez vaste pour permettre de chercher en vain. Assez restreint pour que toute fuite soit vaine. C'est l'intérieur d'un cylindre surbaissé ayant cinquante mètres de pourtour et seize de haut pour l'harmonie. Lumière. Sa faiblesse. Son jaune. Son omniprésence comme si les quelque quatre-vingt mille centimètres carrés de surface totale émettaient chacun sa lueur. Le halètement qui l'agite. Il s'arrête de loin en loin comme un souffle sur sa fin. Tous se figent alors. Leur séjour va peut-être finir. Au bout de quelques secondes tout reprend. Conséquences de cette lumière pour l'oeil qui cherche. Conséquences pour l'oeil qui ne cherchant plus fixe le sol ou se lève vers le lointain plafond où il ne peut y avoir personne. Température. Une respiration plus lente la fait osciller entre chaud et froid. Elle passe de l'un à l'autre extrême en quatre secondes environ. Elle a des moments de calme plus ou moins chaud ou froid. Ils coïncident avec ceux où la lumière se calme. Tous se figent alors. Tout va peut-être finir. Au bout de quelques secondes tout reprend. Conséquences pour les peaux de ce climat. Elles se parcheminent. Les corps se frôlent avec un bruit de feuilles sèches. Les muqueuses elles-mêmes s'en ressentent. Un baiser rend un son indescriptible. Ceux qui se mêlent encore de copuler n'y arrivent pas. Mais ils ne veulent pas l'admettre.

Samuel Beckett

Le Dépeupleur (début)

Paris, éd. de Minuit, 1970

AUTOUR DU DÉPEUPLEUR

Lecture dans le cadre de "Lire en fête", par l'association *Les Mots parleurs* : ***Nouvelles et textes pour rien*** de Samuel Beckett (Editions de Minuit), extraits lus par Carole Bergen.

Les vendredi 17 octobre à 20h30 et samedi 18 octobre à 18h (entrée libre),
à l'Atalante - 10, place Charles Dullin - 75018 Paris



SAMUEL BECKETT

Samuel Beckett, écrivain irlandais d'expression anglaise et française, est né à Dublin le 13 avril 1906. Issu d'une famille protestante, il est successivement pensionnaire à la "Portora Royal School" d'Einiskillen, puis élève du "Trinity College" de Dublin, où il étudie le français. En 1928, Beckett est nommé lecteur d'anglais à l'École Normale Supérieure de Paris, fait la connaissance de James Joyce et fréquente les surréalistes. En 1930, il traduit avec Alfred Peron *Finnegan's wake*. De 1931 à 1937, il effectue de nombreux voyages, résidant tantôt en France, tantôt en Angleterre. Mais à partir de 1938, il se fixe définitivement à Paris. C'est en anglais que Beckett écrit ses romans *Whoroscope* (1929) *Plus de coups d'épingles que de coups de pieds* (1934), *Murphy* (1938) et des ouvrages sur Dante, Bruno, Joyce et Proust (1931). En 1945, il commence à traduire ses ouvrages antérieurs – et notamment *Murphy* – en français, et à écrire des poèmes et des nouvelles dans cette langue. En 1953, *En attendant Godot* est représenté à Paris au Théâtre de Babylone, dans une mise en scène de Roger Blin. L'œuvre de Samuel Beckett est très abondante : *Murphy*, *Molloy* (1951), *Malone meurt* (1952), *L'Innommable* (1953), *Nouvelles et textes pour rien* (1955), *Comment c'est* (1961), *Imagination morte, Imagine* (1965), *Têtes mortes* (1967), *Watt* (1969), *Premier amour* (1970), *Le Dépeupleur* (1971), *Film* (film réalisé par Alan Schneider et joué par Buste Keaton), *Suivi de souffle* (1972), *Pas moi* (1975)... C'est également grâce à ses pièces que Beckett acquiert une réputation croissante : *En attendant Godot*, *Fin de partie*, *Tous ceux qui tombent* (1957), *La dernière bande* (1960), *Oh les beaux jours* (1963), créé au Théâtre National de l'Odéon dans une mise en scène de Roger Blin avec Madeleine Renaud, *Comédie* (1963), *Comédie et actes divers* (1964), *Acte sans paroles* (1956), *Catastrophe* (1982)... En 1969, il obtient le Prix Nobel de Littérature.

Samuel Beckett s'éteint en 1989 à l'âge de 83 ans.

Au cours de sa longue carrière théâtrale, entre autres premiers rôles, Serge Merlin a joué dans *La Puissance et la gloire* de Graham Greene (Théâtre de l'Oeuvre, 1956), *Christophe Colomb* de Paul Claudel, *Le Christ recrucifié* de Nikos Kazantzakis (Odéon, 1958), le *Faust* de Marlowe, *Le Pélican* de Strindberg, *Les Possédés* de Camus (Venise, Théâtre de la Fenice, 1963). Plus récemment, Karge et Langhoff l'ont dirigé dans *Le Prince de Hombourg* de Kleist (1984), *Le Roi Lear* de Shakespeare (1985-7), *La Dernière bande* de Beckett, *La Mission* de Heiner Müller (1990). André Engel lui confie des rôles dans plusieurs pièces de Thomas Bernhard - *Le Réformateur* (son interprétation lui vaut le Prix de la Critique en 1991), *La Force de l'habitude* - mais aussi dans *Le Baladin du monde occidental* de Synge. Hans-Peter Cloos l'a dirigé dans *Lulu*, de Wedekind. Patrice Chéreau l'a fait jouer dans *Les Paravents* de Genet (1983) ; Bernard Sobel, dans *La Forêt* d'Ostrowsky (1989) ; Michel Deutsch et Philippe Lacoue-Labarthe, dans *Heidegger*, de Michel Deutsch (1989) ; et Luc Bondy, dans *En attendant Godot* (Odéon-Théâtre de l'Europe, 1999).

Au cinéma, depuis 1961 et la présentation de *Samson*, de Wajda, à la Biennale de Venise, Serge Merlin a tenu des rôles dans une douzaine de films, parmi lesquels le *Danton* du même Wajda (1980). Dernièrement, Merlin a tourné dans *Les Intermittences du coeur*, de F. Carpi, et dans *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, de J.-P. Jeunet, qui le dirigea également dans *La Cité des enfants perdus* (1995).

Serge Merlin a en outre participé à une vingtaine de productions télévisuelles. Au nombre des plus récentes : *Ce que dit la bouche d'ombre*, de J.-F. Jung (2002) ; *La Pierre à Marier* (2000) ; *Histoire de famille* (1999) ; *Le Comte de Monte-Cristo* (1998).